

# LE FANTASQUE,

JOURNAL RÉDIGÉ PAR UN FLÂNEUR, IMPRIMÉ EN AMATEUR POUR CEUX QUI VOUDRONT L'ACHETER.

[Je n'obéis ni ne commande à personne, je vais où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.]

VOL. I. N<sup>o</sup>. 8.

QUEBEC, 1 OCTOBRE 1837.

Prix : Quatre Sous ! ! ! !

## POÉSIE.

### PORTRAIT DE ZELMIRE.

Connaissez-vous cette jeune Zelmire,  
Au front modeste au maintien décevant ?  
Ses traits sont doux, plus doux est son sourire ;  
Connaissez-la, vous deviendrez amant.

Lorsqu'elle chante, et des sons de sa lyre  
Ajoute encor l'harmonie à son chant,  
Divins accords, d'où suit un long délire !...  
Écoutez-la, vous deviendrez amant.

L'art d'Arachné, sous les doigts de Zelmire,  
Offre à nos yeux un prodige étonnant ;  
Et son crayon le dispute à sa lyre :  
Approchez-la, vous deviendrez amant.

Elle entre au bal : rivale de Zéphire,  
L'œil la contemple avec ravissement ;  
C'est Flore, Hété... Non, non, mais c'est Zel-  
[mire ;  
Regardez-la, vous deviendrez amant.

Trouver un cœur, où la bonté respire,  
Grace naïve unie au sentiment,  
Où le trouver ? approchez de Zelmire,  
Connaissez-la, vous deviendrez amant.

## MÉLANGES.

### LA JEUNE MARIÉE.

La fleur d'oranger se balançait mollement sur sa tête ; elle était pieusement agenouillée devant l'autel, son regard céleste se levait parfois sur la sainte image dont la chapelle était ornée, puis elle portait furtivement les yeux vers celui qui allait prononcer un serment qu'elle répétait déjà tout bas : comme elle rougissait !... Quel frémissement agitait jusqu'aux nerfs de ses doigts quand une pensée, qu'elle voulait éloigner, revenait sans cesse tourmenter sa pudique imagination ! Je ne t'ai point interrogée, jeune vierge ; tu ne m'as pas dit tout ce qui se passait alors en toi : mais j'ai cru le deviner. Il m'a semblé qu'il était un moment dans la vie d'une fiancée où, brillante des plus riches atours, elle oublie tout ce qui la fit rêver si long-temps ; sa robe de satin, la couronne qui orne ses cheveux, le miroir qui lui a répété cent fois qu'elle était jolie, ce n'est plus ce qui l'occupe : les regards jaloux des femmes, les hommages des hommes ne peuvent plus flatter sa vanité ; car, en ce moment, elle n'entend plus que les paroles du prêtre, et peut-être même n'est-

il qu'un mot qui puisse vibrer fortement à son oreille et trouver un écho dans son cœur : c'est le *oui* que bientôt prononcera son époux.

Tandis qu'une famille joyeuse considérait l'heureux couple abrité sous le voile à frange d'or, et que les derniers de la grille de la chapelle, des curieux contemplaient ce tableau, un bourdonnement produit par le son de plusieurs voix rauques attira mon attention,

*Première mendiante.*—Eh ! la Bisquet, regarde donc si c'est pas un meurtre de marier ça... C'est tout au plus si ça a seize ans.

*2<sup>ème</sup>.*—Tiens ! je me suis bien mariée à quinze, tu te rappelles pas ?... Si bien que nous avons fait la noce *ou Moulin de beurre*. C'était un mariage, celui-là ! Plus souvent que j'aurais voulu mettre une robe comme cette mariée-là en a une.

*3<sup>ème</sup>.*—Pourtant on dit que c'est du coscu.

*2<sup>ème</sup>.*—Tu crois ça, la Fourbre ! tu ne vois pas qu'il n'ont que deux voitures, et de louage encore.

*1<sup>ère</sup>.*—Mais, vois donc la mariée, elle regarde partout, le prêtre lui parle, et elle ne pleure seulement pas ; c'est pourtant M. le vicaire qui officie. Un homme qui dit toujours des paroles si sensibles !

*2<sup>ème</sup>.*—C'est effronté, ces jeunes filles à présent... Hem ! Moi, je fondais ce jour-là, n'y a pas à dire, et pourtant c'était un mariage d'inclination.

*1<sup>ère</sup>.*—Écoute donc, elle a peut-être ses raisons pour être contente de se marier.

*3<sup>ème</sup>.*—Veux-tu te taire ; si on t'entendait, on ne donnerait pas.

*2<sup>ème</sup>.*—Je voudrais bien voir ça.

En ce moment le prêtre dit : *Domine vobiscum*, les mendiants s'empressent de répondre : *Et cum spiritu tuo*. La cérémonie continue.

*1<sup>ère</sup>.*—Son bouquet, est-il petit ! ne dirait-on pas qu'elle a pleuré pour l'avoir... C'est du trente sous.

*2<sup>ème</sup>.*—Et son voile qu'est tout fripé.

*1<sup>ère</sup>.*—Pardi ! c'est d'hasard ; ça a été décroché hier à l'église.

*3<sup>ème</sup>.*—Du tout, c'est neuf ; mais c'est commun comme tout.

*2<sup>ème</sup>.*—Dam ! c'est comme le reste.

*3<sup>ème</sup>.*—Eh bien ! qu'est-ce que vous avez à dire ? elle met ce qu'elle a, c'est pauvre enfant.

*1<sup>ère</sup>.*—Au moins on ne fait pas son embarras ; on se marie avec des chande-

liers de bois, et on ne demande pas les coussins de velours quand on n'a rien.

*2<sup>ème</sup>.*—On plutôt on ne se marie pas du tout : quand j'ai épousé Jérôme, mon sort était sûr ; il avait déjà sa place de bon pauvre. Mais la jeunesse d'après, ça ne réfléchit pas... ça aime mieux se mettre dans la misère.

Ici la conversation des mendiants fut interrompue. On avait terminé la pieuse cérémonie, le suisse fit retentir sa lourde canne sur les dalles du parvis, et le groupe, qui s'était formé à la porte de la chapelle, s'ouvrit pour laisser passer les jeunes époux. "Ma bonne dame !—Ma belle mariée !—Mon petit ange !—Ma princesse ! n'oubliez pas les bons pauvres de la paroisse !" répétèrent les hideuses créatures, en tendant des mains sales et décharnées, dans lesquelles la nouvelle épouse laissa tomber quelques pièces de menue monnaie. Les pauvresses nous accompagnèrent jusqu'aux voitures, et quand les portières furent refermées, nous entendîmes ces femmes en haillons, dont la voix, le costume et le visage faisaient rêver aux sorcières de *Macbeth*, s'écrier de leur voix glapissante : "Toutes sortes de bénédictions, nous allons prier pour vous." Puis elles entrèrent en jurant dans le cabaret voisin.

### LA PAUVRE MÈRE.

Vers la fin du mois d'octobre, les premiers froids se faisaient sentir ; tout le monde quittait la campagne pour se renfermer dans Paris. J'aime la solitude ; je quittai la ville, et je franchis la barrière.

L'automne avait dépouillé les arbres du boulevard extérieur ; des feuilles sèches et jaunies tourbillonnaient dans les airs ou roulaient en broissant sur la terre ; des brouillards humides, tendant de toutes parts leurs voiles grisâtres, s'élevaient ou s'abaissaient tour à tour.

J'avais depuis quelques instans laissé Belleville à ma gauche. Je marchais lentement et la tête penchée, car j'étais triste ; des réflexions vagues ou profondes, des rêves sombres et fantastiques, m'emportaient bien loin de Paris, dans un monde meilleur.

Tout à-coup le bruit d'un sifflet retentit à mon oreille. Il est aigu comme un cri de désespoir, triste et lugubre comme un gémissement.

J'étais arrivé près du cimetière de l'est ; un corbillard roulait lentement un

cadavre à sa dernière demeure ; le concierge avertissait en sifflant les fossoyeurs de l'arrivée d'une pratique.

Le cimetière était désert ; seulement quelques couples, à demi-cachés par le brouillard, glissaient dans le lointain comme des ombres. C'étaient des amans qui étaient venus chez les morts chercher la solitude ; ils folâtraient, riaient, parlaient d'amour sur un sol pavé d'ossements.

L'on a fait d'une tombe un parterre : pourquoi s'étonner que des cœurs frivoles n'y cherchent que du plaisir et des fleurs ?

Je gravis à pas lents la colline de la chapelle. Parvenu au sommet, je m'assis sur un tombeau. Là, je promenai un long regard autour de moi.

Le cimetière, Paris, la campagne, tout était enveloppé d'un immense crêpe de vapeur. Les brouillards, bas et pesans, rasaient la terre. Sous mes pieds, je voyais les frimas ; sur ma tête, un ciel sans nuage étendait sa voûte bleue, et le sommet de la montagne était doré par les rayons d'un soleil pâle et sans chaleur. L'orgueilleux Paris était enseveli tout entier. Comme les morts qui gisaient autour de moi, il semblait dormir dans un linceul. Le brouillard roulait sur ses toits comme une mer houleuse, et la colonne d'Austerlitz, surmontée de son drapeau tricolore, s'élevait comme un îlot de bronze sur cet océan de nuages.

Il y avait quelque chose de sublime et de funèbre dans cette création nouvelle entre la terre et les cieux, dans cet univers sans habitans. Je me voyais environné par le néant, et des pensées tristes et délicieuses se succédaient dans mon esprit.

Un bruyant éclat de rire me tira brusquement de cette situation pleine de charmes. Mon attendrissement fit place à l'indignation. Je me dirigeai plein de colère du côté d'où partait le bruit.

C'était de l'une des parties les plus reculées du cimetière, de l'une de ses nombreuses vallées. Une femme était là, seule, assise sur une pierre tumulaire ; ses joues étaient pâles, creusées ; ses yeux étaient rouges et gonflés ; des larmes brillaient encore sur sa figure. Cependant c'était elle qui avait poussé le bruyant éclat de rire ; c'était elle, car elle riait encore.

Elle me vit, elle détourna la tête, et posa mystérieusement un doigt sur ses lèvres : "Chut ! chut ! tais-toi, dit-elle, comme si elle eût parlé à une personne invisible, chut ! voilà quelqu'un..."

J'approchai ; la pauvre femme se mit à tricoter ; sa figure devint impassible ; ses yeux restèrent baissés.

Pendant le brouillard s'était élevé ; il retombait depuis quelques minutes en pluie fine et abondante. Les vêtements de la malheureuse en étaient imbibés.

Son corps glacé se repliait sur lui-même. Une goutte d'eau pendait à chacun de ses cheveux, et ses mains, colorées d'un rouge violet, faisaient mouvoir avec peine les aiguilles de son tricot.

C'était une personnification poétique de la souffrance et de la résignation.

"Le tems est bien froid, madame, lui dis-je, pour demeurer ainsi seule en plein air. Sans doute vous attendez pour partir la personne avec laquelle vous causez tout-à-l'heure ?"

La pauvre créature garda d'abord le silence, puis elle se leva d'un seul bond, et tendit un de ses doigts vers la terre : "Cette personne est là, me dit-elle en me montrant une tombe."

Sur la pierre étaient gravés ces mots : *A Jules Reinier mort à dix-neuf ans, sa pauvre mère.*

Hélas ! la malheureuse croyait entendre la voix de son fils lui répondre des profondeurs de son tombeau ; elle causait, riait ; elle était folle d'amour maternel et de douleur.

Je fis quelques efforts pour la tirer du cimetière ; elle me repoussa vivement : "Quitter mon pauvre Jules avant la nuit ! oh ! non, monsieur.... Nous sommes si bien ensemble !... Si je le laissais seul, il s'ennuierait."

Un gardien du cimetière passa près de nous ; fredonnant avec indifférence.

"Cette femme vous inquiète, monsieur ? dit-il d'un ton leste et jovial. Bah ! laissez-la faire ; allez, elle en a bien vu d'autres."

— Comment cela ?

— Depuis un an que son fils est mort, elle a passé toutes ses journées sur sa tombe ; elle cause avec lui ; elle soutient qu'il lui répond.... Du reste, elle porte à manger avec elle ; et les fous.... ça n'a jamais froid."

La malheureuse grelotait.

Le gardien partit en fredonnant de plus belle un air de vaudeville.

Je n'eus pas le courage d'enlever la pauvre mère à la tombe de son fils. Je ne pus me résoudre à lui ôter une illusion qui la rendait heureuse ; mais je craignais pour sa santé : je voulus du moins lui donner un surveillant.

Je courus après le gardien. "Veiller sur elle ! me dit-il, bah ! sa famille m'a déjà chargé de ce soin. Elle est riche, sa famille...."

— Alors comment se fait-il qu'elle permette.... ?

— Elle souffre ce qu'elle ne peut empêcher. Il y a six mois, on détacha madame Reinier de venir au cimetière ; on l'enferma dans un entresol ; elle sauta par la fenêtre....

Le gardien se mit à rire en achevant ces mots. Je partis le cœur serré.

Depuis lors, j'allais voir toutes les semaines la pauvre madame Reinier.

Je la trouvais causant et tricotant toujours sur la tombe de son fils.

Hélas ! un jour vint où elle n'y était plus. Je courus après le gardien, qui chantait en se promenant au soleil.

"La pauvre mère n'est pas à son poste aujourd'hui ; ses parens l'auraient-ils renfermée ? Ne serait-elle plus folle ?"

Le gardien interrompit son couplet au milieu d'une mesure, puis il poussa un joyeux éclat de rire.

"Non, monsieur, dit-il en se frottant les mains ; elle n'est plus folle, Dieu merci.... Mais c'est égal, elle viendra ce matin au cimetière."

Il tourna la tête pour jeter un regard vers la longue avenue qui conduit à la principale porte de l'enceinte funéraire.

"Tenez.... la voilà," s'écria-t-il ; et il me montrait un corbillard qui gravissait à pas lents la montagne.

## LE FANTASQUE.

QUEBEC, OCTOBRE ? 1837.

### NOTRE LANGUE, NOS USAGES !

S'il est chez le peuple Canadien quelque chose de louable, c'est bien certainement le désir de transmettre à la génération future la religion, la langue et les usages qu'il tient de ses pères, et, certes, ces usages, cette langue sont dignes d'être conservés. La langue française est universellement adoptée par tout ce qui prétend au bon ton, au bon goût, au bon genre et il n'est même pas un des habitués des "Cours de St. James et étrangères" qui ne soit fier de grasseyer quelques mots de bienvenue, à la Parisienne. Le monde littéraire lui-même ne se contente plus du langage de Shakespeare, de Milton ; il lui faut pour bien compléter et comprendre les romans anglais du jour, être familier avec les cercles de la métropole française, ses modes, ses scandales, et ses termes conventionnels.

Quant à l'hospitalité, à la politesse, aux usages français, les voyageurs les plus contraires aux institutions gallicanes ont dû en confesser l'aménité et en faire le seul palliatif aux amères critiques dont ils se sont à l'envi disputé l'honneur de remplir les "voyages en France" les "tours sur le continent" les "regards sur nos voisins" et mille autres ouvrages plus ou moins acerbes qu'on jette à John Bull afin de le dérider et le persuader de plus en plus de sa supériorité sur ceux qu'on s'est plu jusqu'à ce jour à décrire comme des fous et des écorchés.

La bonne partie du peuple Canadien, l'habitant des campagnes mérite et reçoit les louanges de tous ceux qui vont partager le froc de nos pères, le mode d'éducation qu'il est, comme l'étaient ses pères, toujours prêt à prodiguer. Maintenant qu'une division nationale ou politique vient mettre une ligne d'exclusion entre les descendants de français et les Canadiens bretons, l'on accuse le gouvernement de vouloir éteindre la langue de la majorité, de vouloir faire disparaître tout ce qui peut rappor-

lar aux premiers leurs liens, leur origine, leurs coutumes. Cependant, qu'on examine, qu'on écoute un moment ceux qui se récrient de la manière la plus véhémentement contre cette prétention imaginaire, ceux qui veulent bannir tout ce qui tient à la Grande Bretagne, ceux qui crient jusqu'à satiété : nos institutions, nos usages, notre langue ! et vous les verrez faire leur best pour vous recevoir à l'anglaise : thé à l'anglaise, coirée, boissons, services, bals, introduction, etc. à l'anglaise ; voyez deux jeunes commis qui arrêtent les passants pour les charger des produits de l'Angleterre dont regorgent leurs magasins ; ils vous vantent la qualité, le bon marché ; néanmoins ils portent une veste bariolée en signe d'exclusion et croient avoir fait immensément pour la cause du pays par cette mince enseigne ; écoutez-les s'entretenir, adressez-leur la parole...peuh ! ils ne vous entendent point ; vous parlez cette vile langue française, la langue des habitants, (comme ils disent ; ) fi ! ce n'est point bon ton de s'exprimer en français ! mieux vaut certainement baragouiner l'anglais que d'écarter le français ; mais du moins qu'on n'accuse point le gouvernement de la mère-patrie d'une inimitié envers des mœurs qu'il a toujours respectées ; qu'on parle sa langue avec les siens ; qu'on en acquière cent autres car l'érudition ne nuit point ; mais qu'on n'affecte pas de crier à la persécution, à la tyrannie sur des sujets aussi futiles ; qu'on retienne religieusement les usages de ses ancêtres sans qu'une ridicule affectation contredite par des actions plus ridicules encore ne les rende le sujet de la risée universelle, car la cause la plus juste, la plus sacrée, la plus louable perd tout droit au respect et à l'estime quand le ridicule est le cachet de ses actions. Quant à moi, je ne vois pas de plus grands ennemis de la langue française que les commis de la Basse-Ville et Robert Shore Milnes Bonchette.

QU'ON DISE MAINTENANT QUE LES RATS  
NE SERVENT A RIEN !

*All is true.*

Tout St. Roch connaît l'aventure que je vais raconter et que je tiens de témoins oculaires et auriculaires comme disent les grands journalistes, dont la véracité est ordinairement mise en doute.

On se rappelle qu'un jeune homme se noya il y a quelque temps près de l'hôpital général ; il était auparavant au service de Mr. J\*\*\*\*. La maison que ce Mr. habite a toujours été un sujet de frayeur pour les personnes du voisinage qui soutiennent qu'elle est constamment fréquentée par des revenants, des esprits, des péculchraux des feux follets, des loups-garoux et mille autres agréables localités.

Peu de soirs après le décès de l'infortuné serviteur plusieurs personnes étaient rassemblées auprès du feu et s'entretenaient de lugubres histoires de nourrices et de vieilles femmes lorsqu'un léger bruit se fit entendre près du comptoir ;

dans l'état de demi-frayeur où chacun se trouvait alors cette interruption eut un effet dramatique, on s'entreregarda pour se rassurer et l'un des assistans s'écria tout-à-coup : C'est ce pauvre Cl... qui vient demander son argent.—Un murmure de crainte s'échappa de toutes les bouches, et frappa surtout l'hôte qui dit-on redevait une assez bonne partie des gages de son défaut employé. Il prit sa bourse, fit un compte consciencieux de sa dette et l'acquitta auprès des parents du jeune homme.

Le lendemain, même bruit, même frayeur, on supposa alors que l'âme du défunt se trouvait encore offensée, l'hôte se fit un religieux devoir de faire chanter quelques messes pour son repos. La nuit suivante le bruit surnaturel recommença, on visita la maison du haut en bas on fouilla tous les coins et recoins, cave, grenier, armoires, mais inutilement. Une garde de huit hommes fut alors posée durant plusieurs nuits jusqu'à ce qu'enfin le hasard amena chez le malheureux J\*\*\*\* un français à qui l'on raconta l'histoire et qui cependant ne partagea point la frayeur générale ; il résolut de découvrir le mystère ; il resta donc et ne tarda pas à entendre le terrible bruit : — Eh saprédié c'est un rat, s'écria-t-il en riant aux éclats. On s'éloigna de lui comme d'un blasphémateur mais il insista sur sa première idée, prit une vieille boîte qui se trouvait près de là, l'ouvrit et un énorme rat s'en échappa et disparut en un instant des regards étonnés des spectateurs.

Quant à moi, tout ce que je souhaite c'est que tous mes souscripteurs soient aussi superstitieux que Mr. J\*\*\*\* et qu'ils aient chez eux quelque bon et orthodoxe rat qui leur fasse chanter des messes pour l'existence du Fantasque et payer régulièrement leurs dettes. Je conseille aussi aux officiers publics de députer une douzaine de ces obligeants rats à son Excellence lord Gosford, afin d'essayer la force de ses esprits et de lui faire une fois pour toutes délier les cordons de la bourse qu'il montre depuis si long-tems à leurs yeux affamés.

... To be or not to be, that is the question

Les actionnaires, éditeurs, directeurs, imprimeurs du journal amphigourique et amphibie se sont rassemblés Dimanche dernier pour décider si le papier devait ou non se continuer, un état du passif et de l'actif fut exposé et il fut décidé que les nouveaux directeurs n'auraient rien à faire avec les anciennes dettes, de sorte que ce moyen ingénieux et tout nouveau devra mettre l'établissement à même de continuer long-tems encore si les créanciers acceptent cette plaisanterie. Désormais des nouveaux directeurs seront nommés chaque semaine en sorte que les comptes se trouveront soldés

tout d'un coup... oh vive l'esprit d'industrie ! vivent les Libéraux pour l'esprit d'innovation ! Il est fâcheux que les banques n'adoptent point le système ; de cette façon elles éviteraient les banqueroutes,—ce qui est le seul inconvénient que je puisse apercevoir dans ces institutions.—Le Dr. Drolet qui se trouvait là et qui n'approuvait point apparemment cette mesure vu qu'il commence à être tant soit peu Fantasque, voulut prendre la parole mais on le prit à la cravate et par une légère torsion, on lui imposa silence ; encore en nouveau et rapide moyen de couper la parole au plus habile orateur.—Il ne lui restait au malheureux que juste assez de souffle pour murmurer : —*Ne m'étranglez point, mes chers amis ?* On lui accorda enfin la douce alternative de descendre l'escalier ou de voltiger par la fenêtre, ce qui souriait infiniment à Mr. Chasseur qui ne voyait là qu'un oiseau singulier à empailler.—L'infortuné Docteur se décida en faveur de la première voie et implora pour dernière grâce qu'on veuille bien lui rendre sa canne et son chapeau. Je n'ai point pu savoir si elle lui fut accordée, vu que les ailes de ce dernier objet sont fort larges et pourront servir à cacher bien des oreilles d'ânes, ce qui n'est pas à dédaigner par le tems qui court et surtout si, comme le Libéral l'annonce, lui-même, nous devons être favorisés durant six mois encore de ce journal politique industriel et littéraire.

J'ai l'honneur d'accuser la réception d'un ouvrage intitulé HISTOIRE DU CANADA sous la domination française par Mr. BIBAUD de Montréal. J'ai ouvert ce livre, j'en ai commencé la lecture, et je n'ai été interrompu que par le mot FIN qui se trouve à la 370ème page ; c'est je crois le plus bel éloge que je puisse faire de cet ouvrage, quand on saura que je suis furieusement fâché et paresseux ces jours-ci.—Ce livre sort des presses de Mr. Jones. Réellement je ne ferais pas mieux moi-même.

Il a plu presque tout l'été, il commence à neiger et à geler ; l'automne a passé l'été à Québec et l'hiver vient y passer l'automne : c'est affreux ! Oh tout va de mal en pire depuis que l'on se mêle tant de politique.

Le pauvre docteur Drolet dernièrement destitué du haut et important emploi de correcteur d'épreuves des bureaux du Libéral se plaint hautement et amèrement des premiers fonctionnaires de l'institution.—Ils se plaignent, disait-il ces jours derniers des tyranniques destitutions de lord Gosford ! au moins son excellence donne-t-elle des raisons ; mais ces messieurs vous mettent à la porte sans vous avertir, crac sans rime, raison ni paiement ! c'est désolant vraiment !

ENCORE DE LA LIBERALITE.

L'éditeur anglais du *Libéral* s'est complaisamment extasié sur les vertus, les connaissances, l'amour du bien public, l'indépendance, l'intégrité, l'impartialité du grand jury lorsque ce corps confirma l'acte d'accusation porté contre Mr. Jessop contrôleur de la douane.

Le même jury peu de jours après s'acquitta du même devoir en retournant un vrai bill contre Charles Hunter écr. avocat, pour une accusation de parjure. Ceci change la thèse, diable, diable! il est bien permis d'accuser Mr. Jessop, mais Mr. Hunter! ça passe les bornes du bon sens. Mr. Hunter, l'éditeur du *Libéral* être amené comme parjure à la barre des assassins et des voleurs! c'est un crime de lèse-écrivain! aussi le même journal n'épargne-t-il point les injures au même corps qu'il avait louangé auparavant. La décence avait tout l'eu d'attendre un langage justement contraire, mais depuis que Mr. Bouchette a quitté l'établissement on n'y sait plus ce que c'est que les convenances.

Ce journal de mardi dernier termine un larmoyant article sur ce sujet en disant que les méditations et réflexions des petits jurés sont moins profondes que celles du grand jury ce qui veut probablement dire qu'il espère que ces premiers passeront sur cette affaire plus légèrement que les derniers; — *et vedremo* comme dit l'éditeur actuel.

MR. L'EDITEUR,

Je suis un patriote, je vous l'assure et je pense plus que moi n'aimant à encourager les manufactures du pays préféablement à celles des nations étrangères; mais je suis un petit et humble marchand; mon magasin est plein de marchandises sèches telles que fil, aiguilles, rubans, gants, draps etc. etc. que ferai-je de tout cela si chacun refuse de s'en servir? je ne me plaindrais point si j'étais seul dans ce cas, mais il est une foule de mes confrères qui hurlent encore plus fort que moi qu'il faut s'habiller d'étoffes du pays et qui font de belles figures au milieu de leur magasin désest. Nous avons tous eu la bonhomie de payer les droits voyez vous, ensuite que puisqu'ils sont payés nos compatriotes feraient un acte de patriotisme en nous débarrassant de ces vieilles marchandises que je hais de tout mon cœur.

Pendant qu'ils useraient les habits que nous leur aurions vendus, ils auraient le temps de songer à établir des manufactures qui sont fort rares en Canada et l'argent que nous recevons serait mis en usage pour encourager les industriels du pays. Quoique j'aie choisi votre légèreté pour être mon interprète près de mes concitoyens, le sujet n'en est pas moins sérieux et s'en mériter pas moins la sérieuse attention des personnes qui tiennent à soutenir ceux qui sont, comme j'ai le désespoir d'être aujourd'hui,

UN PETIT MARCHAND CANADIEN.

On m'a envoyé plusieurs avis de mariages qui n'ont pas eu lieu. C'est une fort mauvaise plaisanterie sur un sujet qui n'en comporte point. Heureusement que j'ai eu la prudence d'aller aux informations et de ne les point insérer. Désormais il sera donc inutile de me faire parvenir de semblables communications sans les accompagner d'une bonne tranche du gâteau de nocce comme preuve évidente de la cérémonie, faute de quoi les informateurs en seront pour leur papier, leur peine et leur imagination.

NAÏVETÉS.

—Un de mes messagers à qui j'avais reproché d'avoir oublié la veille de fermer les volets m'a demandé ce matin, vers les dix heures, à les fermer, afin, dit-il, de n'avoir point la peine de les fermer le soir.

—A. N. M. écr. M. P. P. voulant expliquer devant quelques dames qu'il avait pris naissance quelques mois avant l'époque fixée par la nature leur dit qu'il était de deux mois trop vieux.

INNOCENTE CRITIQUE.

—Un des porteurs du *Fantasque* auquel j'indiquais l'adresse de quelques souscripteurs de la rue Mont-Carmel, ne pouvant comprendre où sont situés le jardin du château et le monument de Wolfe et Montcalme, s'écria tout-à-coup comme frappé de son peu d'intelligence — Dieu que je suis bête! je sais bien où c'est: n'est-ce pas à l'autre bord de la grande cheminée de Mac Callum?

RARE PRECOCITÉ.

—Le patriotisme est si bien invétéré dans le sang à St. Roch que l'on dit que des enfans encore à la mamelle s'écrient avec enthousiasme: *nonanc* pour Connolly, *c-c-* pour Mann!

Demande.—Que fait Mr. Chasseur au bureau du *Libéral*?

Réponse.—Il en chasse tous les importans, les employés les visiteurs, les pratiques et les abonnés, on dit même qu'il se prépare à empailer le *Libéral* qu'il a déjà en partie dépecé. Oh c'est un homme fort utile: en un mot, c'est le *Synce* de l'association.

Le discours que M. le préfet du nord a prononcé le 23 juillet, commençait par cette superbe apostrophe: „ Salut, soleil de juillet! „ Malheureusement, ce soleil venait darder ses rayons éblouissans sur le papier épique que lisait M. Machin, ce qui le gênait tellement qu'il s'interrompit pour dire à demi-voix: „ Ce diable de soleil m'empêche d'y voir, „ Hélas! cette parole est peut être la vérité la plus vraie que contienne le discours.

UN OFFICIEUX.

Eh! Monsieur!... Monsieur! vous laissez tomber des papiers, crieait hier au matin dans la rue un jeune fashionable sortant d'un café. — „ Monsieur, mille remerciemens, répondit le quidam en se retournant et en ramassant en effet une liasse assez volumineuse... Mais, mille pardons, n'est-ce pas à M. de P... que j'ai l'honneur de parler? — Oui, Monsieur, répondit le jeune homme déjà un peu étonné et qui allait bientôt l'être davantage. — Dans ce cas, je ne pouvais vous rencontrer plus à propos. Je suis un huissier et chargé de vous arrêter pour une dette de £150. C'est justement le dossier de votre affaire que je venais de laisser tomber et que vous m'avez averti de relever. „ Qu'on juge si le jeune officieux dut alors se mordre les doigts!

JOHN BULL'S CORNER.

A PATRIOT.

SONG.

Tune:—“ *Ignorance and vanity meet.* „

I have feasted in Lordly Halls,  
Where my song has won me a maid,  
On me a great nation now calls,  
Whom with stale smiles and words I've paid—

I write and I sing most divinely,  
In English, Italian, and French,  
My person and manners are lovely,  
I speak and enchant mob and bench.

Tis pity, that the miser's store,  
Should reward not talents as these,  
I write for my bread and what's more,  
I may starve on my paper and fees:  
The Heiress share missed in my grasp,  
My few hairs are turning to grey,  
I fear that my sting as a wasp,  
Is laugh'd at by Whig and the Tory.

Oh! could I but catch a purse full,  
I should laugh at Saguenay voters,  
My promise they to pieces might pull,  
But fast I'd hug my dear piastres;  
“ *Vindicators* ” should make me but smile  
The “ *Liberal* ” should tee me with sense  
On “ *Anglais* ” should then ease my bill,  
And Hussah! my motto be “ *pence.* „

CONDITIONS :

LE FANTASQUE—paraît aussi souvent que son Flâneur-en-chef aura le courage de l'écrire, et que ses imprimeurs seront assez solides pour l'imprimer.

On s'abonne au bureau. Prix: 15 sous par mois.—Payable d'avance.

DÉPÔTS DU FANTASQUE :

Basse-Ville, - - - - - W. Cowan.  
Haute-Ville, - - - - - R. Deverry.

IMPRIMÉ POUR LE *Élémur en Chef* PAR  
JOHN CHAMBER - LE NT  
Nippour en Chef.